

Les descriptions historiques d'Hippolyte Taine : de la topographie à l'analyse des milieux

Rémy Campos

DANS **LES ÉTUDES SOCIALES 2021/2 n° 174**, PAGES 49 À 74
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE ET DE SCIENCE SOCIALES**

ISSN 0014-2204

ISBN 9782950016348

DOI 10.3917/etsoc.174.0049

Date de mise en ligne : 11/03/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-les-etudes-sociales-2021-2-page-49?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société d'économie et de science sociales.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Les descriptions historiques d'Hippolyte Taine : de la topographie à l'analyse des milieux

Rémy CAMPOS

La description n'est pas tenue aujourd'hui pour une partie essentielle de l'écriture de l'histoire. Les dictionnaires ou les ouvrages d'historiographie ne lui consacrent ni rubrique, ni chapitre¹. Dans les manuels récents, les modes d'organisation du discours historique (genres ou techniques d'écriture) demeurent souvent un point aveugle². Dans les *Douze leçons sur l'histoire*, Antoine Prost oppose au tableau, l'une des formes de description les plus fréquentes, et à son immobilité, les changements dont le récit se fait fort d'expliquer les causes³. Dans ces *Leçons*, la question descriptive occupe la portion congrue et demeure à l'arrière-plan d'une explication approfondie des mécanismes de « mise en intrigue et narrativité » dans

1. Par exemple : Jacques LE GOFF, Roger CHARTIER et Jacques REVEL (dir.), *La Nouvelle histoire*, Paris, Retz/CEPL, 1978 ; Charles-Olivier CARBONELL, *L'Historiographie*, Paris, PUF, 1981 ; André BURGUIÈRE (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1986 ; Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA (dir.), *Les Courants historiques en France, 19^e-20^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1999 [éd. augmentée en 2005] ; Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Les Mots de l'historien*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005 ; Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, 2 vol., Paris, Folio-histoire, Gallimard, 2010.

2. Ainsi du chapitre consacré à « l'école méthodique » dans : Guy BOURDÉ et Hervé MARTIN (dir.), *Les Écoles historiques*, Paris, Le Seuil, 1983 ; ou de celui intitulé « le moment méthodique » dans : C. DELACROIX, F. DOSSE et P. GARCIA, *Les Courants historiques en France...*, *op. cit.*, 1999.

3. Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 241. La description n'est généralement abordée qu'aux marges de démonstrations faisant la part belle à la narration (p. 232).

le prolongement de la pensée de Paul Veyne⁴. De même, François Dosse, dans son essai sur la discipline historique⁵, donne une place prépondérante au récit tandis que la description ne fait pas l'objet d'un développement particulier. Philippe Carrard fait exception puisqu'il oppose au récit les dispositions particulières du discours que sont la description, les tableaux et les analyses⁶. Pour la première, le modèle des historiens serait la description anthropologique qui abandonne la narration chronologique au profit d'une exposition des résultats de la recherche allant des aspects extérieurs jusqu'au cœur d'une culture, des éléments matériels aux significations. Ph. Carrard pointe la présence du tableau chez Fernand Braudel ou dans les thèses d'histoire économique dirigées par Ernest Labrousse dans les années 1950-1960⁷. Jusqu'aux années 1980, ces études adoptaient une forme binaire : aux structures, correspondait le tableau envisageant l'objet dans sa dimension synchronique ; aux conjonctures, convenaient les récits qui les déployaient dans le temps. De la lecture de cette poétique historiographique émerge un constat en creux : parmi les modes d'écriture de l'histoire, la description et ses succédanés sont demeurés marginaux par rapport aux récits de toutes sortes.

Comme objet d'histoire, la description a été rarement étudiée au-delà de son âge d'or, entre le milieu du XVIII^e siècle et la fin du siècle suivant⁸. Pour la période qui nous occupera ici – celle où une histoire imprégnée de techniques littéraires est peu à peu supplantée par une autre qualifiée tantôt de méthodique, tantôt de positiviste –, les études portant sur l'écriture historique ont surtout insisté sur les modalités de la critique

4. Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 1971.

5. François DOSSE, *L'Histoire*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 65-95. La question du récit occupe aussi l'essentiel du chapitre consacré à l'écriture dans : Nicolas OFFENSTADT, *L'Historiographie*, Paris, PUF, 2011, p. 49-60.

6. Philippe CARRARD, *Le Passé mis en texte. Poétique de l'historiographie française contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 68. L'auteur montre la proximité du *Montaillou* d'Emmanuel Le Roy Ladurie (1975) ou *De la cave au grenier* de Michel Vovelle (1980) avec l'étude d'Edward Evans-Pritchard : *The Nuer. A Description of the Modes of Livelihood and Political Institutions of a Nilotic People* (1940).

7. *Ibid.*, p. 72-74.

8. Voir, par exemple, à propos de la *Description de l'Égypte*, Bernard LEPETIT, « En présence du lieu même... Pratiques savantes et identification des espaces à la fin du XVIII^e siècle », *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 196-221.

documentaire ou sur leur arrière-plan idéologique⁹. À travers l'exemple d'Hippolyte Taine, il s'agira de montrer, au contraire, que la description n'a pas seulement été l'envers de la narration ou un simple accessoire rhétorique mais qu'elle a longtemps constitué un mode de production du savoir à part entière. Sans être un historien du sérail, Taine a manié des quantités prodigieuses d'archives et de documents anciens. Proluxe rédacteur de descriptions dans le genre du tableau ou dans celui du portrait, il fut aussi un théoricien majeur de l'observation savante dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Nous nous attacherons à étudier les tableaux qu'il a composés dans deux de ses ouvrages, un essai de jeunesse – *La Fontaine et ses fables* – et le grand œuvre inachevé des *Origines de la France contemporaine*.

***La Fontaine et ses fables* (1860) : une rupture méthodologique**

En 1853, Hippolyte Taine avait soutenu à la Faculté de Paris une thèse sur les *Fables* de La Fontaine¹⁰. La démonstration mêlait questions d'esthétique et analyses littéraires. Quelques années plus tard, Taine procède à une refonte complète du texte qui paraît à la fin de l'année 1860 sous un nouveau titre¹¹. La préface de *La Fontaine et ses fables* promet une dissection du sujet sur le modèle naturaliste ainsi qu'une étude systématique du travail créateur : « Nous voulons savoir comment, étant donnés un jardin et des abeilles, une ruche se produit, quels sont tous les pas de l'opération intermédiaire, et quelles forces générales agissent à chacun des pas de l'opération¹². » La rupture méthodologique est saisissante : La Fontaine ne sera plus seul mais ballotté par des « forces générales », comprenez entouré de ses contemporains et même de ses ancêtres.

9. Pim DEN BOER, *Une histoire des historiens français* (1987), Paris, Vendémiaire, 2015, p. 397-414 ; Antoine PROST, « Seignobos revisité », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 43, juillet-septembre 1994, p. 100-118 ; Laurent MUCCHIELLI, « Une lecture de Langlois et Seignobos », *Espaces Temps*, n°s 59-61, 1995, p. 130-136 ; Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

10. Hippolyte TAINÉ, *Essai sur les Fables de La Fontaine. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de Paris par H. Taine, licencié ès Lettres, ancien élève de l'École normale*, Paris, Librairie de M^{me} V^{ce} Joubert, 1853.

11. H. TAINÉ, *La Fontaine et ses fables par H. Taine. Troisième édition*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1861 [dépôt légal : 1860].

12. *Ibid.*, p. VI.

Le premier chapitre (« L'esprit gaulois ») entraîne le lecteur dans ce qui paraît à première vue un détour¹³. Taine pose, en effet, comme préalable à la recherche de « toutes les causes qui ont pu former [s]on personnage et sa poésie¹⁴ », la relation de son propre voyage, quelques mois plus tôt, « par la mer et le Rhin, pour revenir par la Champagne¹⁵ », province natale de La Fontaine. L'itinéraire – qualifié au fil des pages de « circuit » ou de « chemin » – part de la mer du Nord, prend à l'est par « la grasse Flandres », remonte le Rhin allemand jusqu'aux « roches rouges des Vosges » et se termine en France. Chaque étape donne matière à des descriptions fournies : côtes maritimes du Nord, « grand potager » de la campagne flamande, coteaux rhénans, terres et cours d'eau champenois. Au fil d'une immense gradation, les quatre paysages sont eux-mêmes subdivisés en d'autres lieux ou entités. Ainsi, la mer frappe successivement des objets de plus en plus éloignés du rivage jusqu'à « la plaine sans limites ». La Flandre est ensuite caractérisée par les éléments physiques qui la composent, terres, prairies, fleuves, nuages ou ciel. Quand vient le tour du Rhin, Taine s'attache aux reliefs qui l'encadrent avant de personnifier le fleuve, « couché dans la brume [,] ressembl[ant] à un roi heureux et pacifique qui, avant de s'endormir, rassemble autour de lui les plis dorés de son manteau » et les forêts, assimilées à « une phalange de jeunes héros barbares, immobiles et debout dans leur solitude que la culture n'a jamais violée. ». La description finale est la plus étendue et la plus complexe. Comme un refrain, le thème de la modération des paysages français revient à trois reprises. À la dernière occurrence, Taine l'illustre par deux types de faits : les traits du climat et les spécificités de l'alimentation. À chaque ligne, les éléments inventoriés sont l'occasion de comparaisons entre les peuples et les paysages des deux côtés de la frontière des Vosges.

Encadrés par des ritournelles sur la tempérance française, Taine a placé deux épisodes descriptifs distincts. Le premier exemplifie l'idée que dans le paysage tout « semblait maniable et civilisé ; tout y était sur un petit modèle ». Pour le démontrer, une suite d'éléments de taille de plus en plus modeste est déployée : montagnes devenues collines, bois n'étant plus que des bosquets, terrains cultivés réduits à leurs ondulations, minces rivières, arbres isolés et jusqu'à l'« éclair passager d'un ruisseau à travers les lentilles d'eau qui l'obstruent ». Un nouvel épisode est fondé

13. Le texte était paru l'année précédente, en feuilleton, dans le *Journal des Débats politiques et littéraires*.

14. H. TAINE, *La Fontaine et ses fables...*, *op. cit.*, p. 2.

15. *Ibid.*

sur la progression du voyageur entrant plus avant dans la Champagne. Au seuil de ce passage, Taine énonce un nouveau dessein descriptif : « [J]es sources de poésie s'appauvrissent et s'affinent encore ». Tout n'est dès lors qu'austérité, vignes tristes plantées dans des sols caillouteux, maigres moissons, fragiles lignes d'arbres et côtes sèches. L'énumération dessine à la longue une espèce de paysage idéal construit sur des paires associant des plantes à des matières minérales. L'ultime section anime la description en brossant un portrait comparé des peuples croisés en chemin. En Flandres, les traits des visages sont mal agencés. À l'approche des marécages, les corps deviennent lymphatiques, le teint plus pâle et l'œil vitreux. En Allemagne, les regards ont une expression mélancolique tandis que des corps superbes annoncent « l'intégrité et la vigueur de la sève primitive ». À cinquante lieues autour de Paris, Taine fait entrer le lecteur dans les maisons bourgeoises, les boutiques et les ateliers pour constater que si la beauté manque, en revanche, l'intelligence est répandue à profusion.

L'ouverture de l'essai de Taine utilise toutes les ressources de la description : parallèle, personnification ou métonymie. Elle varie sans relâche les solutions d'épuisement des propriétés des objets inventoriés : du lointain au plus proche, du grand au petit, de l'opulence à l'austérité. Parce qu'elles mêlent peinture des lieux, inventaire de productions agricoles, caractérisation de populations et état des mœurs, les premières pages de *La Fontaine et ses fables* ne sont pas sans rappeler les descriptions topographiques qui s'étaient multipliées après la Révolution¹⁶. La nouvelle introduction de la thèse de Taine sur les *Fables* de La Fontaine est comme une remise à jour du programme descriptif des anciennes topographies. À la seule différence que le projet repose sur un déterminisme de principe¹⁷

16. Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER, « Administration, statistique, aménagement du territoire : l'itinéraire du préfet Chabrol de Volvic (1773-1843) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 44, n° 1, janvier-mars 1997, p. 19-39. Jean-Claude PERROT, « L'âge d'or de la statistique régionale (an IV-1804) », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 224, n° 1, 1976, p. 215-276.

17. Victor Giraud a suggéré dans son *Essai sur Taine, son œuvre et son influence d'après des documents inédits...* (1902, p. 40) d'aller chercher la clef du projet intellectuel de Taine dans *l'Histoire de la littérature anglaise* (1863) où il déclare : « Toutes les idées élaborées depuis cinquante ans en Allemagne se réduisent à une seule, celle du développement (*entwicklung*), qui consiste à représenter toutes les parties d'un groupe comme solidaires et complémentaires, en sorte que chacune d'elles nécessite le reste, et que toutes réunies, elles manifestent par leur succession et leurs contrastes la qualité intérieure qui les assemble et les produit » (p. 282).

qui se combine à une pensée politique clairement énoncée dans la conclusion de *La Fontaine et ses fables*¹⁸. Le poète incarne le génie français de même que l'Angleterre est tout entière dans Shakespeare ou l'Allemagne dans Goethe¹⁹. Au-delà des proclamations patriotiques, la particularité de la topographie de Taine est son articulation étroite à une thèse sur la physique de l'art qui se retrouve à chaque ligne de la description débutant *La Fontaine et ses fables*.

Au nord, les abords de l'Océan « font descendre au fond du cœur des émotions tragiques » et la mer « laisse toujours dans l'homme un fond d'inquiétude et d'accablement ». La Flandre n'est pas moins marquée par les excès puisque sa « beauté poétique » est relevée par un « ciel changeant, plein de violents contrastes ». En terre allemande, l'assimilation des forêts de pin à « de jeunes héros barbares [...] que la culture n'a jamais violée » prépare un parallèle entre deux populations en tout point dissemblables, parallèle qui sera explicité dès le passage de la frontière entre « le pays à demi allemand qui n'est à nous que depuis un siècle » (à savoir les provinces rhénanes) et la « véritable France » qui commence en Champagne. Phrase après phrase, l'opposition se renforce entre les régions barbares uniformes dans leurs excès ou leurs bienfaits et des terres françaises pleines de subtilités et de nuances, où tout est « maniable et civilisé », sans « impressions extrêmes » ou « violentes secousses ». La même idée dominera le passage sur le régime des populations locales ou sur la physionomie. Dans les chapitres suivants, elle sera le fondement de l'explication du caractère de La Fontaine et de la nature de ses fables. Le bel ordonnancement du discours avec son refrain habilement varié pouvait sonner comme un catalogue de lieux communs et d'effets oratoires. Une fois le voyage achevé, Taine défend sa démarche :

Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues ; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci, telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences. Il n'y a pas encore de science des races, et on se risque beaucoup quand on essaye de se figurer comment le sol et le climat peuvent les façonner. Ils façonnent pourtant, et les différences des peuples européens, tous sortis d'une même souche, le prouvent assez²⁰.

18. H. TAINE, *La Fontaine et ses fables...*, *op. cit.*, p. 343.

19. *Ibid.*, p. 344.

20. H. TAINE, *La Fontaine et ses fables...*, *op. cit.*, p. 7. La note de bas de page indique qu'une société anthropologique vient tout juste de se former à Paris qui regroupe anatomistes et physiologistes.

Il faut nuancer l'idée de « vérités vagues » auxquelles Taine suggère de se résigner. La description inaugurale de *La Fontaine et ses fables* est ponctuée par des expériences sensibles : air froid qui « vous souffle aux joues », ou impressions visuelles frappant l'auteur²¹. Pas de raisonnements rigoureux, certes, mais une appréhension concrète des lieux décrits que Taine avait forgée au cours d'un voyage où il avait associé tourisme et écriture selon des modalités bien rôdées.

Le voyage, matrice de la description

Un an après l'achèvement de sa thèse, Taine avait financé une cure dans les Pyrénées en répondant à la commande faite par Louis Hachette d'un volume sur le thermalisme. L'éditeur était coutumier de l'appel à de jeunes savants pour ce genre d'ouvrage. Il l'avait déjà fait avec Elisée Reclus²². Dans le *Voyage aux eaux des Pyrénées* publié en avril 1855, Taine rejette dans le dernier chapitre les listes d'adresses et les recommandations pratiques. L'essentiel du texte consiste en un journal de voyage qui est aussi un livre à thèses²³. Ainsi des Eaux-Bonnes qui sont décrites comme « un village d'hôtels garnis », exemplaire de la colonisation des sites pyrénéens par des citadins imposant un urbanisme rigide et un mode de vie détaché des mœurs campagnardes²⁴. Ainsi des travaux des champs dont l'évocation illustre la pauvreté des communautés villageoises et contraste avec le luxe tapageur amené des villes par les curistes²⁵. Quant aux innombrables scènes pittoresques (orages dans la gorge de Pierrefitte ou à Cauterets²⁶, spectacle des roches de Gavarni²⁷, etc.), elles sont des prétextes à méditer sur la puissance de la nature et la faiblesse de l'homme²⁸.

21. « Je revenais par ce chemin au commencement de l'automne, et je me rappelle combien le changement de paysage me frappa » ; « il paraît plat aux yeux qui se sont reposés... ou qui se sont nourris... » ; « Plus on les regarde, plus... » (*ibid.*).

22. Federico FERRETTI, « Les Reclus et la maison Hachette : la première agence de la géographie française ? », *L'Espace géographique*, 2010, vol. 3, t. xxxix, p. 239-252.

23. Nathalie Richard voit même dans le *Voyage aux eaux des Pyrénées* un instrument de vulgarisation des thèses philosophiques de Taine (*Hippolyte Taine. Histoire, psychologie, littérature*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 125).

24. H. TAINE, *Voyage aux eaux des Pyrénées par H. Taine illustré de 65 vignettes sur bois par G. Doré*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1855, p. 19-34.

25. *Ibid.*, p. 74-76.

26. *Ibid.*, p. 113-114 et p. 139-140.

27. *Ibid.*, p. 154-157.

28. En particulier p. 162.

La description géographique avait connu un nouveau débouché dans le courant du XIX^e siècle avec le succès éditorial des guides de voyage. Le *Voyage aux eaux des Pyrénées* balance en permanence entre l'ironie à l'égard des descriptions dont les touristes se repaissent²⁹ et ce qui constitue la substance même du livre, à savoir une succession ininterrompue de descriptions. Taine se plaint d'ailleurs auprès de plusieurs correspondants de l'effort inusité demandé par l'exercice :

Ce maudit livre me donne bien du mal. Je n'ai fait toute ma vie que des raisonnements, je suis habitué aux abstractions, il faut que je sorte de moi-même, que je change toutes les allures de ma pensée, que j'apprenne le style descriptif. Un autre malheur est la monotonie du genre ; décrire et puis décrire, cela fatigue au bout de dix pages, j'en dois faire trois cents. Je suis obligé de chercher des incidents, etc., et de les enchâsser comme je peux, pour me faire lire.³⁰

À l'occasion, Taine expérimente une manière de travailler qu'il utilisera par la suite à de multiples reprises. La correspondance avec sa mère et ses sœurs est pleine de descriptions et d'impressions de voyage qui sont comme les brouillons de celles bientôt intégrées dans l'ouvrage livré au printemps à Hachette³¹. Trois ans plus tard, Taine qui est empêché de travailler par un état mélancolique persistant, se lance dans un périple qui l'entraîne de la Belgique au Rhin en passant par la Hollande et donnera la matière de l'ouverture de *La Fontaine et ses fables*. La correspondance échangée pendant l'excursion de 1858 permet de suivre Taine presque au jour le jour³². Ses activités de voyageurs ne se distinguent pas de celles des

29. « On les voit aux sites remarquables, les yeux fixés sur le livre, se pénétrant la description et s'informant au juste du genre d'émotion qu'il convient d'éprouver » (H. TAINE, *Voyage aux eaux des Pyrénées...*, *op. cit.*, p. 68).

30. Lettre d'H. Taine à M^{me} Letorsay, Paris, octobre 1854 (*H. Taine. Sa vie et sa correspondance. Tome II. Le Critique et le Philosophe, 1853-1870*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1904, p. 77). Voir aussi la lettre à Cornelis de Witt du 1^{er} novembre 1854 (*ibid.*, p. 78) ou celle à Édouard de Suckau du 5 novembre 1854 (*ibid.*, p. 81).

31. *Ibid.*, p. 72.

32. D'après les lettres d'H. Taine, on peut reconstituer l'itinéraire du voyage de 1858 (les dates indiquent que la présence de Taine est attestée dans la ville ce jour-là) : 29 août – Anvers ; 30 août – Gand (2 jours) ; Bruges (2 jours) ; Rotterdam (1 jour) ; 7-9 septembre – Amsterdam (avec excursion à Saardam) ; Dusseldorf ; Cologne ; Mayence ; Francfort ; Kœnigswinter et Bingen ; 18 septembre – Heidelberg (plus de 2 jours) ; Bade (3 jours probablement) ; Strasbourg ; vers le 25 septembre et pour une durée d'une semaine – Senones ; retour à Paris début octobre.

membres de la classe lettrée de son temps. Au fil des visites de musées (au cours desquelles s'accumulent les impressions d'art qui se retrouveront dans les cours de l'École des Beaux-Arts ou dans la *Philosophie de l'art* quelques années plus tard), des déambulations urbaines ou des rencontres de hasard, le jeune philosophe s'installe dans une position de spectateur perpétuel – dans une lettre à sa mère, il parle d'une « vie de lanterne magique³³ ». La correspondance et le journal de voyage du savant fourmillent d'observations de toutes sortes où il est souvent difficile de démêler ce qui relève des expériences personnelles, des poncifs sur les peuples et des lieux communs de la littérature de voyage. Dûment classées, ces notations artistiques, ces descriptions de paysages ou ces collectes de types humains fourniront les ébauches de généralisations développées dans les travaux à venir.

Après trois semaines de pérégrinations, Taine se dit victime de saturation :

Au fond, pourtant, cette vie-là ne repose guère : on voit trop de choses, on en veut voir encore davantage, remarquer les gestes, les figures, les habits ; on est comme un gourmand à une bonne table ; moi surtout qui ai de mauvais yeux, j'en ai abusé³⁴.

Néanmoins, le périple sera encore une fois le soubassement de descriptions futures. Non sans d'importantes transformations car la version du voyage de 1858, finalement publiée au seuil de *La Fontaine et ses fables*, élimine des pans entiers du tour effectivement accompli par Taine. Ainsi disparaît tout ce qui s'était passé dans les villes (visites de musées, rencontres cosmopolites, etc.) et avait pourtant été essentiel dans la vie du voyageur. La recomposition littéraire semble alors prendre le pas sur l'observation scientifique.

Le statut de la description

Pendant la jeunesse de Taine, les frontières étaient floues entre critique d'art, enquête historique, approche anthropologique, raisonnement politique et analyse rhétorique. La description, loin d'être tenue pour un genre

33. Lettre d'H. Taine à sa mère, Heidelberg, 18 septembre 1858 (*H. Taine. Sa vie et sa correspondance. Tome II...*, *op. cit.*, p. 172).

34. Lettre d'H. Taine à sa mère, Heidelberg, 18 septembre 1858 (*H. Taine. Sa vie et sa correspondance. Tome II...*, *op. cit.*, p. 171).

en soi, était un instrument circulant d'une sphère de la pensée à l'autre et dont les usages étaient variés : rendre plus vraisemblable un objet en s'adressant aux sens par l'énumération de ses attributs³⁵ ; guider la perception du visiteur d'un site, les descriptions étant autant des représentations à distance que des prothèses perceptives à utiliser *in situ*³⁶ ; consolider une thèse, par exemple celle qui attribuait aux lieux une influence décisive sur le caractère des peuples³⁷.

Dans les premières publications de Taine, le public avait parfois été choqué par l'application d'une méthode systématique à la critique littéraire, comme le rappelait l'historien Arsène Legrelle dans un compte rendu de *La Fontaine et ses fables*³⁸. Celui-ci regrettait que l'auteur eût imposé aux lecteurs « une barricade à escalader à chaque compartiment du livre » (c'est-à-dire un condensé « de définitions générales et d'axiomes philosophiques » placés entre chaque chapitre). Pour une prochaine édition, Legrelle suggérait de tenir compte des « intelligences mondaines » sans lesquelles le succès d'un tel livre serait impossible, et du coup de travailler à dissimuler, fondre, insérer subtilement – pour reprendre les termes du journaliste – l'appareil intellectuel élaboré par Taine :

Qu'il [Taine] n'aille pas mettre à la mer quelqu'un de ses tableaux, son paysage de Flandre ou son paysage de Champagne, par exemple. L'appareil de la logique n'est pas nécessaire dans une œuvre de psychologie et d'histoire. Plus courte de cinquante pages de généralités trop abstraites, la quatrième édition de cette étude n'en paraîtrait encore que plus forte et plus attrayante à ses nouveaux lecteurs³⁹.

Les réserves de Legrelle renouaient avec un débat ancien sur la place de la beauté dans une démonstration rigoureuse. Les deux parties de *l'Essai*

35. Par exemple : Edme-François MALLET et Louis JAUCOURT, « Description », in Denis DIDEROT et Jean LE ROND D'ALEMBERT (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 1754, t. IV, p. 878-879.

36. Sophie BONIN, « Paysages et représentations dans les guides touristiques. La Loire dans la collection des Guides-Joanne, Guides Bleus (1856 à nos jours) », *L'Espace géographique*, 2001/2, t. xxx, p. 111-126.

37. Par exemple : Jules MICHELET, « Tableau de la France », *Histoire de France... Tome deuxième*, Paris, Librairie classique de L. Hachette, 1833, Livre III, p. 129.

38. Arsène LEGRELLE, « Bibliographie. *La Fontaine et ses Fables*, par M. H. Taine. Troisième édition. 1860. Lib. de L. Hachette et C^{ie} », *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences*, 6 décembre 1860, p. 565.

39. *Ibid.*, p. 566.

sur *Tite-Live*, réponse de Taine à une question mise au concours par l'Académie française en 1855, s'intitulaient : « L'histoire comme science » et « L'histoire considérée comme un art ». En 1857, Sainte-Beuve concluait par une mise en garde les deux articles qui allaient consacrer l'auteur de l'*Essai sur les fables de La Fontaine* comme un jeune espoir joignant l'esprit scientifique au talent de l'écrivain :

Que le savant chez lui ne domine pas le littérateur ; c'est là le seul conseil général qu'on doit lui donner. Il est d'une nation où, tôt ou tard, les gens de talent, s'ils veulent produire tout leur effet et toute leur action utile, doivent se résoudre à plaire⁴⁰.

Dans la thèse sur les *Fables* de La Fontaine de 1853, Taine avait consacré deux rubriques aux descriptions (dans le chapitre III – « De l'action ») où il précisait lui-même le sens qu'il donnait au terme : « décrire, c'est raconter, et la seule différence c'est que dans le second cas les détails se succèdent, et que dans le premier, ils sont ensemble⁴¹. » La définition était alors commune. Elle figurait dans la plupart des manuels de rhétorique du temps. Ce que Taine réalise dès les premières pages de la version révisée de son *La Fontaine*, en revanche, ouvre une voie plus originale. La relation du voyage de la Manche à la Champagne serait aujourd'hui inclassable dans nos catégories scientifiques. Pas vraiment histoire, ni clairement géographie, le temps y est celui de la déambulation du narrateur et non des « événements historiques ». Pas véritable sociologie au sens moderne puisque la question des types est envisagée selon l'hérédité. Pas anthropologie pour autant puisque la variable de la race n'y sert pas de clef unique de l'explication.

La vaste description ouvrant *La Fontaine et ses fables* est peut-être avant tout un outil de mise en ordre et de synthèse caractérisé par le fait de placer le sujet observant au cœur de la production de la connaissance, lui qui mêle ses sensations à ses analyses grâce à une expertise de spectateur forgée sur le terrain. Et elle est aussi, classiquement, un instrument de la *captatio benevolentiae*. On se souvient des remarques acerbes de Taine à propos de l'écriture du *Voyage aux eaux des Pyrénées* et des facilités auxquelles le genre l'obligeait à s'abaisser pour gagner la bienveillance

40. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, « Variétés. Littérature. Divers écrits de M. Taine. *Essai sur les Fables de La Fontaine*. – *Voyage aux Eaux des Pyrénées*. – *Essai sur Tite-Live*. – *Les Philosophes français du XIX^e siècle*. (Fin.) », *Le Moniteur universel*, 16 mars 1857.

41. H. TAINÉ, *Essai sur les Fables de La Fontaine...*, *op. cit.*, p. 115.

du public. Cinq ans plus tard, le même n'a pourtant pas renoncé à répandre les fleurs de rhétorique à pleines mains pour aiguïser l'attention des lecteurs⁴².

Le périple continental qui sert de portique à l'essai de Taine déborde donc les usages littéraires établis consistant à placer l'action « sur le théâtre où elle s'est accomplie⁴³ » au profit d'une ambition savante visant à restituer la matérialité des conditions de la création artistique. La description liminaire de *La Fontaine et ses fables* est à la fois un morceau d'éloquence, une topographie et une étude sur la permanence des mœurs. À tous ces titres, elle est un tableau⁴⁴.

La description historique des milieux dans *Les Origines de la France contemporaine*

La notion de milieu est l'une des plus en vogue dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Au-delà de son acception la plus simple (« L'espace matériel dans lequel un corps est placé⁴⁵ »), elle s'emploie alors en histoire où l'on parle de « milieu intérieur »⁴⁶, dans les sciences naturelles⁴⁷ ou géographiques⁴⁸ mais aussi en histoire⁴⁹ et en sociologie⁵⁰. Dans les

42. N. Richard a montré comment Taine a construit en quelques années, faute de pouvoir poursuivre une carrière universitaire, une notoriété d'auteur (N. RICHARD, *Hippolyte Taine...*, *op. cit.*, p. 22-64) et ce qu'elle appelle une « science mondaine » (p. 65-125).

43. Augustin PELLISSIER, *Principes de rhétorique française*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1867, p. 89.

44. Sur l'usage du tableau savant au milieu du XIX^e siècle : Jérôme DAVID, « Les "tableaux" des sciences sociales naissantes : comparatisme, statistique, littérature », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2001, n° 5, p. 37-59.

45. Émile LITTRÉ, « Milieu », *Dictionnaire de la langue française*, 1874, t. III, p. 559.

46. Joseph RENAULT, *Traité d'histologie pratique ...*, Paris, Lecrosnier et Babé 1889, vol. 1, p. 49.

47. Laurent LOISON, « Le projet du néolamarckisme français (1880-1910) », *Revue d'histoire des sciences*, t. LXV, vol. 1, 2012, p. 61-79.

48. Marie-Claire ROBIC, « Géographie et écologie végétale : le tournant de la Belle Époque », in Marie-Claire ROBIC (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 125-165.

49. N. RICHARD, « Analogies naturalistes : Taine et Renan », *Espaces Temps*, vol. 84-86, 2004, p. 76-90.

50. Ses usages en sociologie sont particulièrement hétérogènes, d'Émile DURKHEIM (*Les Règles de la méthode sociologique*, 1895) à Georges VACHER DE LAPOUGE (*Race et milieu*

sciences humaines, la plupart des auteurs concernés partagent une même volonté de renouveler les outils explicatifs en proclamant que l'action n'est jamais autonome. Ce qui revenait à abandonner les vieilles controverses sur les aspects moraux de la délibération afin d'envisager la détermination des actes, des comportements ou des œuvres par leur environnement plus ou moins proche. À la fin du XIX^e siècle, les travaux d'Hippolyte Taine ont concentré les critiques portant sur l'hypothèse du modelage des actes et des comportements humains par le milieu. Plutôt que de rouvrir le débat⁵¹, nous tenterons ici de comprendre comment l'intérêt pour les contextes historiques a conféré un rôle important à des entités englobantes (pays ou régions, paysages, groupes sociaux, institutions politiques, croyances religieuses ou idées philosophiques) que la description allait constituer en rouages de la mécanique analytique.

Dans *Les Origines de la France contemporaine* qui paraissent entre 1876 et 1893, le substantif milieu apparaît peu. Il est présent, sans discussion particulière, dans les résumés des doctrines de plusieurs auteurs⁵². Il sert ensuite à désigner une famille⁵³ puis la société dans son ensemble⁵⁴. Même

social. Essais d'anthroposociologie, 1909), en passant par MANSUETUS (*Le Milieu social. Étude sociologique*, 1902) ou Andreï Alekseevich ISAEV (*Les Grands hommes et le milieu social...*, [1903]).

51. Georges CANGUILHEM, *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, « Le vivant et son milieu », p. 129-154 ; Jean-Thomas NORDMANN, *Taine et la critique scientifique*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 177-178, p. 190-191 et p. 196-200 ; Jean-François BRAUNSTEIN, « Le concept de milieu, de Lamarck à Comte et aux positivismes », in Laurent GOULVEN (dir.), *Jean-Baptiste Lamarck, 1744-1829*, Paris, Éditions du CTHS, 1997, p. 557-571 ; Wolf FEUERHAHN, « Du milieu à l'Umwelt : enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2009/4, t. CXXXIV, p. 429-434 ; Nathalie RICHARD, *Hippolyte Taine...*, *op. cit.*, p. 149-157.

52. Par exemple, à propos de la théorie cellulaire de Buffon et de Lamarck (H. TAINE, *Les Origines de la France contemporaine par H. Taine. Tome 1. L'Ancien Régime*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1876, p. 225) puis des idées sociales de Rousseau et de ses épigones (*Les Origines...*, *Le Régime moderne. Tome 1*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1891, p. 164).

53. Ainsi, dans un passage sur la réussite des familles nouvelles de parlementaires, d'intendants ou de financiers (H. TAINE, *Les Origines... La Révolution. Tome 1. L'Anarchie*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1878, p. 189).

54. Dans la préface de la dernière partie (« Le Régime moderne »), Taine explique qu'il lui restera dans le second volume « à considérer l'église, l'école, la famille, à décrire le milieu moderne, à noter les facilités et les difficultés qu'une société constituée comme la nôtre trouve à vivre dans ce nouveau milieu » (H. TAINE, « Préface », *Les Origines... Le Régime moderne. Tome 1, op. cit.*, p. 1).

dans l'ultime tome où les occurrences sont les plus nombreuses, le terme est très rarement un outil d'explication et il pourrait souvent être remplacé par d'autres mots : groupe, cercle, coterie, compagnie, parti, etc. Quand il est question de l'établissement sous l'Empire d'un « milieu » ecclésiastique où les différentes mouvances héritées de la période révolutionnaire n'auraient plus leur place, il faut entendre ici par milieu : la société ecclésiastique⁵⁵. Quand il est suggéré que depuis le début du XIX^e siècle les prêtres sont toujours plus nombreux à être issus des parties les plus modestes de la société où le « milieu domestique » ne contrarie pas les idées dispensées par les séminaires, milieu est synonyme d'entourage familial⁵⁶. Quand il est écrit qu'un élève commence à penser par lui-même dans un milieu qui n'est ni la famille ni le cercle domestique, le terme désigne la camaraderie née dans l'institution scolaire⁵⁷. Enfin quand est évoqué le comportement des vieux jacobins qui traitent la question de l'école en faisant fi « des matériaux humains, du milieu réel, des ressources disponibles, des effets collatéraux », le milieu se confond avec le contexte de l'action⁵⁸.

Si la question du milieu est presque absente des *Origines de la France contemporaine*⁵⁹, c'est moins parce que Taine l'aurait abandonnée que parce qu'il semblait avoir pris le parti de masquer les « engrenages » de ses machines théoriques, comme il l'écrivait à un ami :

Mon tort a toujours été de trop marquer ma méthode ; c'était parce que, de toutes mes idées, elle était à mes yeux la plus utile. Mais le lecteur n'aime pas qu'on lui montre les engrenages, il veut être transporté par la machine, et ne pas être rappelé sans cesse à l'observation des roues et des pistons⁶⁰

55. H. TAINÉ, *Les Origines... Le Régime moderne. Tome II*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1893, p. 62.

56. *Ibid.*, p. 90.

57. *Ibid.*, p. 155.

58. *Ibid.*, p. 285.

59. Quatre exceptions sont à relever parmi les milliers de pages des *Origines de la France contemporaine*. Toutes figurent dans le dernier volume, à chaque fois que Taine formule des thèses engageant ses conceptions méthodiques et partant sa poétique de l'histoire. Pour trois d'entre elles, la notion de milieu est empruntée aux naturalistes (*ibid.*, p. 205, p. 251 et p. 276). Pour la quatrième, elle participe d'une espèce de loi pédagogique dont l'origine demeure mystérieuse (*ibid.*, p. 261).

60. Lettre d'H. Taine à Francis Charmes, Paris, 19 janvier 1872 – H. Taine. *Sa vie et sa correspondance. Tome III. L'Historien (1870-1875)*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1905, p. 177.

L'essentiel du travail de définition de son appareil conceptuel avait été réalisé bien des années plus tôt dans l'introduction de l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863) et dans la *Philosophie de l'art* (1865). C'est là que Taine avait formulé l'idée de trois forces primordiales produisant « l'état moral élémentaire »⁶¹, à savoir la race, (« structure intérieure » de l'être humain⁶²), le milieu (l'environnement qui lui imprime sa forme⁶³) et le moment (œuvre conjuguée des « forces du dedans et du dehors »⁶⁴) et poids du passé sur le présent). Le travail de l'historien consistait, dans un deuxième temps, à résoudre ce que Taine appelait « un problème de mécanique psychologique »⁶⁵. Les deux premiers tomes des *Origines de la France contemporaine* (« L'Ancien Régime ») reprennent la formule établie une dizaine d'années plus tôt. Ils proposent un immense tableau de l'état social, spirituel et matériel qui déterminera la secousse révolutionnaire, de cet « état général des mœurs et de l'esprit » qui constitue le milieu déterminant les actions et les œuvres humaines à la fin du XVIII^e siècle⁶⁶. Le projet historique de Taine repose dès lors sur la description préalable d'une situation donnée avant d'examiner l'enchaînement des causes ayant conduit à son altération. Le poids du milieu joue aussi au fil des volumes à des échelles plus modestes. Nous en prendrons deux exemples.

La Constituante dans la salle des Menus-Plaisirs

Au début du chapitre sur l'Assemblée constituante, Taine ne présente pas les partis en présence et les principaux orateurs comme Mignet ou Quinet l'avaient fait avant lui⁶⁷. Il ne s'en tient pas, comme Thiers, à la nature de la nouvelle constitution et aux difficultés intellectuelles de

61. H. TAINE, « Introduction », *Histoire de la littérature anglaise... Tome premier*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1863, p. xxii.

62. *Ibid.*, p. xxv.

63. *Ibid.*, p. xxvii.

64. *Ibid.*, p. xxviii.

65. « Il n'y a ici comme partout qu'un problème de mécanique : l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent » (*ibid.*, p. xxxi).

66. H. TAINE, *Philosophie de l'art*, Paris, Germer Baillière, 1865, p. 85.

67. François-Auguste MIGNET, *Histoire de la Révolution française de 1789 jusqu'en 1814*, Paris, Firmin Didot, 1824, chapitre II, p. 97-108 ; Edgar QUINET, *La Révolution*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 1865, t. I, Livre deuxième, « Les États généraux », p. 75-78.

sa réalisation⁶⁸. Il ne dit mot du mouvement populaire à l'extérieur de l'Assemblée qui accapare l'attention de Michelet⁶⁹. Il n'entreprend pas, tel Louis Blanc, de restituer à « cette partie trop négligée de notre histoire son grave caractère et sa grandeur épique »⁷⁰. Pendant deux pages, Taine décrit les conditions concrètes du travail des députés. Le tableau animé des deux salles où siège successivement l'Assemblée sert à appuyer une thèse contre-révolutionnaire : c'est parce que la conception d'une constitution est une affaire sérieuse nécessitant la concentration des rédacteurs (qu'il faut « *mettre à l'abri de toutes les causes de trouble et d'erreur*⁷¹ »), que les conditions de délibération imposées aux Constituants les rendent incapables de donner à la France une loi fondamentale digne d'elle. L'espace du débat n'est pas ici une enveloppe abstraite ou insignifiante mais un milieu matériel où l'organe des orateurs se déploie dans des conditions acoustiques particulières dont l'historien isole les incidences physiologiques et les effets sur les comportements des députés et du public :

À Versailles, puis à Paris, ils siègent dans une salle immense, capable de tenir deux mille personnes, où, pour se faire entendre, la plus forte voix doit se forcer. Point de place ici pour le ton mesuré qui convient à la discussion des affaires ; il faut crier, et la tension de l'organe se communique à l'âme : le lieu porte à la déclamation⁷².

À quoi s'ajoute « la rumeur grondante et discordante » des tribunes où se presse une population grossière et bigarrée et qui font de la salle des Menus-Plaisirs un véritable théâtre :

Devant ce public actif et consulté, les députés populaires sont des acteurs en scène ; involontairement, ils subissent son influence, et leur pensée, comme leur parole, s'exagère pour être à son unisson⁷³.

68. Adolphe THIERS et Félix BODIN, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Lecointe et Durey, 1823, t. I, p. 82-86.

69. Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Chamerot, 1847, t. I, chapitres v, vi et vii.

70. Louis BLANC, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Langlois et Leclercq, 1847, t. III, p. 42.

71. *Ibid.*, p. 144.

72. H. TAINÉ, « Livre deuxième. L'assemblée constituante et son œuvre. Chapitre I. L'Assemblée constituante », *Les Origines... La Révolution. Tome I. L'Anarchie, op. cit.*, p. 144-146.

73. *Ibid.*, p. 145.

Le passage se distingue des morceaux de bravoure qui ponctuaient les travaux sur la Révolution parce qu'il n'évoque pas un événement précis (comme la procession d'ouverture des États généraux du 4 mai 1789 que les historiens plaçaient volontiers au début de leur récit et qui est absente du livre de Taine) mais caractérise un lieu, sans que l'ordre des faits qui s'y déroulent ni leur date n'importent. Ce qui compte, au contraire, c'est le volume de la salle, mesurable à l'aune du nombre de personnes qu'elle contient, et la difficulté à s'y faire entendre, conséquence de la disposition de l'assistance. Bien que la description précise du local des Menus-Plaisirs manque, la démonstration déduit du théâtre concret des activités politiques les raisons de la forme qu'il leur imprime.

La forme d'une ville (Versailles)

C'est encore un principe matriciel qui commande l'ouverture du deuxième livre du premier tome : « Les mœurs et les caractères ». Le passage débute par une description de la ville de Versailles. Ce qui est neuf ici, ce n'est pas l'animation donnée au début de la description où l'on suit « la file des voitures qui, de Paris à Versailles, roule incessamment comme un fleuve⁷⁴ », pas plus que l'abondance des listes d'hôtels particuliers et d'édifices administratifs dont la ville regorge, ou que la richesse du lexique mettant le parc sous les yeux du lecteur – autant de vieux procédés littéraires. C'est, en revanche, le fait de rattacher chaque partie du tableau à la thèse énoncée dans l'exorde : « Un état-major en vacances pendant un siècle et davantage, autour du général en chef qui reçoit et tient salon : voilà le principe et le résumé des mœurs sous l'ancien régime⁷⁵. »

Une vue de Versailles à vol d'oiseau montre que la forme de la ville est dominée par sa fonction de résidence royale. « Dans les recoins et le pourtour », les commerces relégués (auberges, échoppes, cabarets), les taudis et les populations modestes (ouvriers, hommes de peine, soldats et « valetaille accessoire »)⁷⁶. Ailleurs, ce ne sont qu'« hôtels et bâtisses somptueuses », formant « comme un cortège autour du palais immense et grandiose où tout aboutit⁷⁷. » La description consiste alors en un inventaire

74. H. TAINE, « Livre deuxième. Les mœurs et le caractère. Chapitre I », *Les Origines... Tome I. L'Ancien Régime, op. cit.*, p. 112.

75. *Ibid.*, p. 111.

76. *Ibid.*, p. 113.

77. *Ibid.*

systématique des propriétés des familles aristocratiques distribuées à droite et à gauche du palais, assez près pour permettre à leurs occupants de « remplir à toute heure [l'] antichambre ou [le] salon [du roi] »⁷⁸. » L'auteur suggère que la liste pourrait s'allonger avec les noms des hôtels et des résidences se trouvant à Paris et à dix lieues à la ronde, « couronne de fleurs architecturales d'où s'élancent chaque matin autant de guêpes dorées pour briller et butiner à Versailles, centre de toute abondance et de tout éclat »⁷⁹. »

Une deuxième séquence descriptive porte sur les dépendances du salon royal que sont les centaines d'« hôtels et bâtiments occupés à Versailles pour le service privé du roi et des siens »⁸⁰. Rue après rue, le catalogue s'allonge. Garde-meuble, écuries, glacières, manège, ateliers et magasins des Menus-Plaisirs, potager, appartements de fonction ou sièges d'administration ; dans toute la ville, plane l'ombre du souverain. À deux reprises, le mouvement de l'œil descripteur prend une importance capitale. Quand Taine appelle son lecteur à venir à Versailles même éprouver par la contemplation des ruines de la cité d'Ancien Régime « l'impression physique de l'énormité physique »⁸¹ que les mots peinent à rendre. Quand il peint par la suite l'entité urbaine dans sa globalité en promenant le regard de la ville vers le palais. Survolant d'abord les trois larges et longues avenues qui se réunissent au point où ont été élevées deux immenses écuries, l'œil passe les grilles et les cours successives, depuis « la gigantesque place demi-circulaire » jusqu'à la cour de marbre, avant de franchir le palais pour traverser les jardins où « les parterres et le parc sont encore un salon en plein air »⁸². La thèse qui a servi à agencer le tableau est reformulée en guise de conclusion :

Enfoncée par l'effort de toute une société et de tout un siècle, l'empreinte de la cour est si forte, qu'elle s'est gravée dans le détail comme dans l'ensemble et dans les choses de la matière comme dans les choses de l'esprit »⁸³.

À toutes les échelles, la demeure du roi a imposé sa force d'attraction qui organisait à son tour de façon concentrique la disposition du domicile des courtisans ou le siège des services de l'État. À chaque étape de la description, la relation entre la personne du roi et les obligés tournoyant autour de lui a donné leur forme au palais, à la ville et au pays environnant.

78. *Ibid.*, p. 114.

79. *Ibid.*

80. *Ibid.*

81. *Ibid.*, p. 115.

82. *Ibid.*, p. 116.

83. *Ibid.*, p. 117.

D'autres pages de la liasse ont vraisemblablement servi à fabriquer le plan⁸⁶. En particulier, une prise de notes de certains chapitres du livre de Joseph-Adrien Le Roi. On y trouve dans l'ordre de leur lecture des informations concernant les grilles des grandes écuries ou les grands communs⁸⁷ et une riche sélection de données sur des hôtels de la rue de la Bibliothèque puis d'une dizaine de voies jusqu'à la rue des Réservoirs⁸⁸. Pour terminer, un inventaire simplifié de trois pages qui contient les noms de la quinzaine d'hôtels présents dans le texte achevé⁸⁹. Le Roi avait organisé la partie de son livre consacrée à la ville de Versailles « sous la forme d'*archives*, indiqu[ant] successivement chaque quartier, chaque rue, chaque maison⁹⁰ ». Le plan était tripartite : paroisse Notre-Dame, paroisse Saint-Louis et quartier de Montreuil. Les descriptions proprement dites envisageaient les rues selon leur orientation (du sud au nord ou inversement) et les maisons en commençant toujours par les numéros impairs. Le Roi parlait en premier lieu de la ville telle qu'elle pouvait se visiter en 1868 mais il fournissait aussi des renseignements sur les édifices disparus. La première opération de lecture de Taine a donc consisté à séparer les données portant sur la période contemporaine de celles concernant l'Ancien Régime. La seconde à sélectionner parmi les bâtiments anciens ceux qui figureraient dans le texte achevé. Car la description finalement insérée dans les *Origines* n'est pas systématique. Non seulement Taine a éliminé drastiquement un grand nombre d'hôtels évoqués dans l'*Histoire de Versailles, de ses rues, places et avenues* mais il a aussi opté pour un seul occupant quand Le Roi les mentionnait tous. En outre, l'historien n'a retenu que les voies proches du château⁹¹ et parmi les édifices recensés par son prédécesseur uniquement les hôtels de grandes familles aristocratiques qui abondaient dans le sens de son argument. Le volume des *Origines* paru en 1876 ne reprend pas l'ordre des noms des maisons du plan crayonné. La

86. « Notes sur l'Ancien Régime (suite). F. 195-370 », *op. cit.*, f° 312r°-313v°.

87. Joseph-Adrien LE ROI, *Histoire de Versailles, de ses rues, places et avenues depuis l'origine de cette ville jusqu'à nos jours...*, Versailles, Paul Oswald, 1868, t. II, p. 114 et p. 149.

88. *Ibid.*, t. II, p. 166, p. 175-176, p. 178, p. 180, pp. 191-192.

89. « Notes sur l'Ancien Régime (suite). F. 195-370 », *op. cit.*, f° 291r°-292r°.

90. Joseph-Adrien LE ROI, « Introduction », *Histoire de Versailles...*, *op. cit.*, t. I, p. XII.

91. Les « Notes sur l'Ancien Régime (suite). F. 195-370 » (*op. cit.*, f° 291r°-292r°) ne concernent que les rues des Réservoirs (côté droit), de l'Ermitage, des Bons-Enfants, de la Pompe (côtés gauche et droit), de la Paroisse (deux côtés), l'Impasse des Écuries, la rue Pétigny, le boulevard de la Reine, la rue des Hôtels, l'avenue de Saint-Cloud (deux côtés), l'avenue de Paris (deux côtés) et la place d'Armes.

comparaison des feuillets manuscrits et du texte publié montre que l'exposition des éléments du tableau publié dépend plus de l'ordre de la prise de notes que de l'emplacement réel des hôtels dans la forme géométrique rayonnante à la base de l'explication de Taine. L'espace de la ville aura été remodelé en trois temps. Par Le Roi d'abord, qui avait appliqué au tissu urbain un plan de classement systématique des voies. Par Taine ensuite, dans ses documents de travail puis dans la rédaction définitive où la disposition est peu rigoureuse puisqu'elle fait voisiner des propriétaires n'ayant pas tous vécu à la même époque et des bâtiments parfois séparés par plusieurs édifices. Le temps et l'espace ont été comme écrasés par le travail de compilation-description mené par l'historien.

La description, machine à unifier les faits historiques

Dans les deux exemples que nous avons analysés, la distribution des éléments pertinents dans l'espace physique et social était essentielle. La thèse d'un milieu englobant *et* déterminant donnait à la question de la contiguïté un rôle essentiel. Au point que la description pouvait être définie comme l'art d'identifier des proximités parlantes. Or, Taine se contente souvent d'une contiguïté arrangée à sa convenance et d'espaces dont l'homogénéité est fabriquée de toute pièce. Sa vue de Versailles gomme quantité d'immeubles pourtant présents dans le tissu urbain (le livre de Le Roy mentionne entre les hôtels particuliers : auberges, hôtelleries et maisons particulières). De même, son tableau de l'Assemblée constituante ignorait les efforts des parlementaires pour organiser les prises de paroles et atténuer la piètre acoustique du lieu⁹².

Ces accommodements seront bientôt stigmatisés. En 1906, Paul Lacombe reproche à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* « d'aller de préférence chercher au loin quelque cause d'apparence vaste et prestigieuse au lieu de sonder d'abord les choses environnantes, appartenant au même ordre de phénomènes à expliquer⁹³. » Le militant de l'histoire scientifique propose une autre méthode qui consisterait à « demander la raison des faits, des œuvres, au milieu social immédiat », et plus précisément au

92. François FURET et Ran HALÉVI, « Introduction », in François FURET et Ran HALÉVI (dir.), *Orateurs de la Révolution française. 1. Les Constituants*, Paris, Gallimard, 1989, p. XXVIII-XLIV.

93. Paul LACOMBE, *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures. Étude critique par Paul Lacombe*, Paris, Félix Alcan, 1906, p. 132.

public contemporain avant d'« étendre de proche en proche le cercle de ses investigations ⁹⁴. » Dans un autre passage de sa diatribe, Lacombe s'en prend à une phrase célèbre des *Essais de critique et d'histoire* où Taine affirmait qu'entre des choses aussi différentes qu'une charmille de Versailles, un raisonnement de Malebranche, « un compliment d'antichambre à Marly » ou une sentence de Bossuet, « la distance semble infinie et infranchissable » mais que « tout cela est étroitement lié par une dépendance mutuelle ⁹⁵ ». Le contradicteur se demande comment déterminer « l'étendue de cette solidarité, de cette dépendance ⁹⁶ » :

Ce qui est infiniment probable, presque certain, c'est que, si elle s'étend sur toutes choses, elle n'a pas, dans toute son étendue, la même force contraignante. Il n'est guère admissible *a priori* qu'une modification, portant sur un point de cette réalité vaste et complexe qu'est une société, affecte avec une intensité égale toute la masse de cette société. Nous devons supposer que l'intensité va diminuant à mesure qu'on s'éloigne du point premièrement modifié ⁹⁷.

Dans ses travaux historiques, Taine ne s'était pas encombré de ces subtilités et avait reconduit l'idée que pour une topographie, le voisinage des phénomènes comptait plus que leurs relations logiques ou causales. Loin d'essayer de rendre compte des multiples mouvements traversant la surface observée, la description était une machine à unifier le disparate des archives pour en constituer une image uniforme. On le comprend notamment à la lecture de cet avertissement de Taine à propos des « ressources » documentaires ⁹⁸ » mises à contribution pour observer la France d'Ancien Régime :

Il n'y a qu'eux [les papiers administratifs] pour nous faire voir en détail et de près la condition des hommes, l'intérieur d'un presbytère, d'un couvent, d'un conseil de ville, le salaire d'un ouvrier, le produit d'un champ, les impositions d'un paysan, le métier d'un collecteur, les dépenses d'un seigneur ou d'un prélat, le budget, le train et le cérémonial d'une cour. Grâce à eux, nous pouvons donner des chiffres précis, savoir, heure par heure, l'emploi d'une

94. *Ibid.*

95. H. TAINÉ, *Essais de critique et d'histoire. Deuxième édition*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1866, p. IX.

96. P. LACOMBE, *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures...*, *op. cit.*, p. 158.

97. *Ibid.*

98. H. TAINÉ, *Les Origines... L'Ancien Régime*, *op. cit.*, p. VI.

journée, bien mieux, dire le menu d'un grand dîner, recomposer une toilette d'apparat. Nous avons encore, piqués sur le papier et classés par dates, les échantillons des robes que la reine Marie-Antoinette a portées, et, d'autre part, nous pouvons nous figurer l'habillement d'un paysan, décrire son pain, nommer les farines dont il le composait, marquer en sous et deniers ce que lui en coûtait une livre⁹⁹.

En couronnant le dessein intellectuel de leur auteur, *Les Origines de la France contemporaine* confirmaient que les descriptions insérées dans les ouvrages historiques de Taine étaient plus que des ornements du discours. Adossées à une théorie de la connaissance positive, elles sortaient le tableau du statisme décoratif pour en faire le rouage d'une mécanique causale implacable. Dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, Taine ne parlait-il pas « de ces situations prolongées, de ces circonstances enveloppantes, de ces persistantes et gigantesques pressions exercées sur un amas d'hommes qui, un à un, et tous ensemble, de génération en génération, n'ont pas cessé d'être ployés et façonnés par leur effort¹⁰⁰ » ?

La crise du projet descriptif

Dix ans après la mort d'Hippolyte Taine, Alphonse Aulard retourna avec une patience de bénédictin les outils de la critique historique contre celui qui s'en disait le champion en reprenant une à une pendant deux ans les centaines de notes de bas de page des *Origines de la France contemporaine*. Le spécialiste de la Révolution française voulait démontrer la superficialité du travail d'archives de son prédécesseur¹⁰¹. En outre, il reprochait à Taine d'abuser des procédés littéraires quand il brossait une « peinture de l'ancien régime en cinq vues successives ». Aulard estimait que les thèmes traités par Taine étaient des « formules abstraites » coupées de la réalité et rangées au hasard dans ce qu'Anatole France appelait le « meuble à tablettes¹⁰². »

99. *Ibid.*, p. VII.

100. H. TAINE, « Introduction », *Histoire de la littérature anglaise... Tome premier, op. cit.*, p. XXVII.

101. Alphonse AULARD, *Taine historien de la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1907. Deux ans plus tard, Augustin Cochin prendra la défense de Taine en pointant à son tour toutes les erreurs et approximations de la critique de Aulard (*La Crise de l'histoire révolutionnaire. Taine et M. Aulard par Augustin Cochin, Archiviste paléographe*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1909).

102. A. AULARD, *Taine historien de la Révolution...*, *op. cit.*, p. 29.

La critique portait pour l'essentiel sur la question du tableau dont était dénoncée l'incapacité à rendre compte du passé de façon réaliste¹⁰³. À l'appui de son assertion, Aulard citait Albert Sorel : « Pour expliquer les faits, Taine les lie ; pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchaînée et groupée, est immobile ; mais il supplée, par l'animation du style, au mouvement du récit qu'il supprime¹⁰⁴. » Représentant éminent de la vieille histoire, pétrie de philosophie et de littérature, Taine se voit encore incriminer par Aulard une façon cavalière d'assembler les faits : « En réalité, les éléments de ce tableau sont empruntés à presque toutes les années du XVIII^e siècle jusqu'en 1789 et groupés en une sorte d'année idéale¹⁰⁵. » Qui plus est, ces « généralisations abusives » s'appliquent aussi bien au temps qu'à l'espace : « D'un fait qui s'est passé en telle année et en tel lieu, il ne tire pas seulement des conclusions pour d'autres années, mais pour toute la France¹⁰⁶. » En reprochant à Taine l'opacité entourant dans son œuvre la montée en généralité, Aulard refuse de considérer que le coût de la réduction des événements passés à un tableau a pour contrepartie de profitables opérations historiographiques : définir l'échelle pertinente de l'observation des phénomènes, agglomérer des faits épars, introduire des durées dans le récit, concilier temps et espace, et, peut-être plus que tout, faire un sort discursif à la matérialité du monde.

C'est parce que Taine ne renonça jamais aux ressources de l'art oratoire que ses synthèses finirent bientôt au rayon des ustensiles périmés. Dans les années 1870, Gabriel Monod plaidait encore pour une réconciliation des lettrés et des érudits au profit d'une histoire savante ne renonçant pas à la qualité de l'écriture¹⁰⁷. Dès le tournant du siècle, Charles-Victor Langlois

103. A. Aulard regrette qu'il n'y ait « pas symétrie dans les parties du tableau » et que celui-ci ne soit pas complet (*ibid.*, p. 30).

104. *Ibid.*, p. 30. La citation est tirée de : Albert SOREL, « Hippolyte Taine. Discours de réception prononcé à l'Académie française le 7 février 1895 », *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1898, p. 130.

105. A. AULARD, *Taine historien de la Révolution*, *op. cit.*, p. 30.

106. *Ibid.*, p. 32.

107. Gabriel MONOD, « Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle », *Revue historique*, t. 1, janvier-juin 1876, pp. 32-33. Sur la porosité des frontières entre science et littérature au XIX^e siècle, voir Jérôme DAVID, « Une "réalité à mi-hauteur". Exemplarités littéraires et généralisations savantes au XIX^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n^o 2, mars-avril 2010, p. 263-290 ; Nathalie RICHARD, « Les sciences humaines en France au milieu du XIX^e siècle. Un point de vue 'a-disciplinaire' », in Anne-Lise REY (dir.), *Méthode et histoire. Quelle histoire font les historiens des sciences et des techniques ?*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 431-444.

enjoindra ses collègues à éliminer des livres d'histoire les « divers microbes littéraires¹⁰⁸. » La position de Taine devient alors difficile à comprendre comme en témoigne le jugement d'Albert Mathiez. Celui-ci dénie en 1906 à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* la qualité d'historien au prétexte que ses tableaux fourmillent d'éléments hétéroclites et souvent anachroniques et qu'ils n'offrent ni un « récit chronologique », ni une étude de « ce qui est accidentel, fortuit, ce qui ne se produit qu'une fois », véritable « domaine de l'histoire¹⁰⁹ ». Il préfère en faire un précurseur de la sociologie de Durkheim qui, « visant à être une science, n'étudie, comme le veut Taine, que le général, le permanent, les faits qui se répètent¹¹⁰. »

Au tournant du siècle, la crise du tableau historique dans sa formule éloquente est, en fin de compte, imputable à trois facteurs principaux. L'apparition de nouvelles pratiques de traitement de l'archive, allant de pair avec une administration plus rigoureuse de la preuve¹¹¹. Une disqualification générale des procédés d'invention rhétorique, dans les milieux savants aussi bien qu'à l'école¹¹². Une révolution des modes de généralisation dans les sciences sociales¹¹³. Si Taine avait su faire évoluer les vieilles topographies vers des descriptions à thèses qui étaient de véritables morceaux de littérature, il ne parvint pas à imposer sa conception de l'histoire dont les *Origines de la France contemporaine* furent la dernière réalisation monumentale¹¹⁴. Une histoire où l'expérience sensible et les

108. Charles-Victor LANGLOIS, *Questions d'histoire et d'enseignement*, Paris, Hachette, 1902, p. 229.

109. Albert MATHIEZ, « Taine historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 8, n° 4, 1906, p. 217.

110. *Ibid.*, p. 271.

111. Nathalie RICHARD, « The French Philosophical Crisis of the 1860's and the Invention of the "Positivist School" », in Johannes FEICHTINGER, Franz L. FILLAFER et Jan SURMAN (dir.), *The Worlds of Positivism, 1770-1930*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2017, p. 155-188.

112. Antoine COMPAGNON estime que la réforme de 1902 porta le coup de grâce à un enseignement de la rhétorique dans les collèges et les lycées qui avait été affaibli dès 1872 par la circulaire sur la pédagogie du latin, du grec et du français (« La rhétorique à la fin du XIX^e siècle (1875-1900) », in Marc FUMAROLI (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, PUF, 1999, p. 1216 et p. 1233).

113. Laurent MUCCHIELLI, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France*, Paris, Éditions de la Découverte, 1998, p. 455-464.

114. Au cas des *Origines de la France contemporaine* de Taine, on pourrait ajouter les sept volumes de *l'Histoire des origines du christianisme* d'Ernest Renan (Paris, Michel Lévy frères, 1863-1883) qui continuent à faire une place importante aux tableaux scientifico-littéraires.

opinions du rédacteur étaient enchevêtrées à la parole descriptive et où la dimension esthétique était indissociable de la production du savoir savant. Histoire victime de la concurrence d'une nouvelle conception de la totalité, non plus celle élaborée dans la page au point de rencontre d'une théorie du milieu et de vieilles techniques d'écriture mais résultant d'une réduction instrumentée du monde dont l'*Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle* d'Ernest Labrousse ou la *Société féodale* de Marc Bloch allaient être les modèles achevés.